

Michel Labbé

CURIOSITÉ
FATALE

Couverture : Kouvertures.com

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9819916-0-7

© Michel Labbé, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Blogue : MICHEL-LABBE.IGGYBOOK.COM

Courriel : legodendar@hotmail.com

REMERCIEMENT

Je tiens à remercier, Sonia Chénier, de la Faculté de médecine vétérinaire de Saint-Hyacinthe, en Montérégie au Québec, pour l'aide apportée à ce roman policier en ce qui touche la nécropsie (autopsie animale).

MON MEILLEUR AMI, Samuel Trottier, me répétait souvent “qu’on ne peut plus se fier à personne de nos jours”. Je m’en moquais un peu et je rétorquais en lui chantant comme un gamin espiègle : « *Hou-hou-hou monsieur Sam l’épouvantail de champ de maïs... je suis Peter le hibou... je ne suis pas une trouillarde de corneille, moi !* »

Seulement si j’avais su tout ce qui allait survenir après, oui si j’avais su...! Quand je les revois tous dans ma tête aujourd’hui, cette Vera Chesterfield, son fils Winter – le visage froid comme de la glace il portait bien son prénom – et son espèce d’employé de ferme qu’elle se plaisait d’appeler frénétiquement, le « Mirador », l’étincelle dans chacune des pupilles de ses yeux noir de jais et tout ce qu’elle nous a fait subir, à moi Pierre Lebel, ma femme Denyse, mes cinq enfants William, Élyne, Annabelle, Gena et Vicky ainsi qu’à mon gendre, Stéphane Jolin (« Steff »), pendant soixante-huit jours exactement, qui nous parurent une éternité... je n’aurais rien dit de tel !

Portant la marque hurlante sur nos corps d’un fer rouge, nous sommes terrifiés à la simple pensée qu’une si horrible mésaventure puisse arriver à d’autres. Les journaux et l’internet en sont pleins, mais on ne veut pas y croire. Pire, le ciel m’en avertissait par tous les moyens et je m’obstinais à vouloir aller passer les vacances d’été en famille dans cet endroit de malédiction.

Vous vous dites que j’exagère... eh bien voici un article de journal parût tout récemment révélant une de ces histoires invraisemblables, mais vraies. De quoi vomir ! – Cœurs sensibles s’abstenir – :

Jeudi 12 décembre 2002, 18 h 55

L'atrocité d'un crime cannibale met l'Allemagne en émoi

BERLIN (AFP) – L'Allemagne a été révoltée jeudi à la découverte des fantaisies morbides d'un concitoyen qui a reconnu avoir tué et dévoré un homme après avoir dégusté avec lui, devant une caméra, un pénis rôti.

Pour son voisinage de Rotenburg, paisible bourgade aux maisons à colombages située en bordure de la rivière Fulda, dans l'ouest de l'Allemagne, il est "un gentleman, poli, serviable et toujours bien habillé". Ceci n'exclut pas cela : Armin M., informaticien de 41 ans, est une réplique vivante du distingué Hannibal Lecter, médecin cannibale du "Silence des agneaux" (de Jonathan Demme, 1991) et de "Hannibal" (de Ridley Scott, 2001). À une exception près : Armin M. a la délicatesse de demander à ses victimes l'autorisation de les goûter.

"Recherche un homme prêt à se faire manger", disait en substance la petite annonce publiée sur l'internet, par laquelle il a rencontré sa victime en mars l'année dernière. Au printemps 2001, Bernd Juergen Brandes, ingénieur berlinois de 42 ans, prend un jour de congé auprès de son employeur, l'allemand Siemens, pour se rendre à Rotenburg où il a rendez-vous avec le mystérieux internaute. Avant de partir, il vend le contenu de son appartement et sa voiture, selon les recherches du quotidien populaire allemand Bild.

À Rotenburg, les deux hommes, qui ont des penchants homosexuels, selon la police, décident de trancher le pénis de Bernd Juergen Brandes pour le déguster ensemble. "Ils l'ont flambé, l'ont goûté et ont finalement décidé de le rôti", explique un enquêteur relatant les déclarations de l'accusé. L'ensemble de l'action a été filmée sur une cassette vidéo saisie par la police. Son contenu étaye le récit de

Armin M., selon le procureur de la Hesse, Hans-Manfred Jung.

Après ses expérimentations culinaires, l'hôte tue son invité de plusieurs coups de couteau dans le cou, le pend dans sa cave par les pieds pour l'étriper avant de le découper en morceaux. Il conserve la plupart des morceaux dans un congélateur avant de les consommer, enterrant le reste du cadavre. Au moment de son arrestation mercredi, Armin M. s'était mis en quête d'une nouvelle proie, sans subterfuge, toujours avec la même volonté de consensus. Le message des 80 annonces mis sur l'internet est on ne peut plus clair : "Recherche jeune homme à abattre, bien bâti et âgé de 18 à 30 ans".

Cinq hommes avaient déjà répondu par l'affirmative lorsque la police découvre les propositions indécentes. Mauvaise blague ou fou dangereux ? Dans le doute, elle perquisitionne son domicile, où elle trouve un reste du cadavre congelé, des morceaux de squelettes humains et des cassettes vidéo.

Le suspect, qui a avoué sans hésitation, a été inculpé jeudi de "meurtre par plaisir" et écroué, tandis que les recherches se poursuivaient dans son jardin où d'autres morceaux de cadavres ont été enterrés. Un laboratoire a été chargé de les identifier, selon le procureur de la Hesse qui n'exclut pas que d'autres victimes aient pu tomber entre les mains du cannibale.

Soldat pendant douze ans à la Bundeswehr, l'armée allemande, près de Rotenburg, puis employé dans une firme d'informatique à Karlsruhe (ouest), l'accusé passe auprès de son entourage pour un homme "toujours correct et amical". Le tueur présumé a vécu seul avec une mère dominatrice dans la grande maison à colombages de Rotenburg. Depuis

la mort de celle-ci, il y a quelques années, il n'occupait que quelques-unes des nombreuses pièces de la demeure.

Le crime atroce d'Armin M. a ses précédents : d'autres personnages ont été rendus célèbres par leur monstrueux appétit, comme le japonais Issei Sagawa qui dépeça à Paris en 1981 sa petite amie pour savourer pendant trois jours les différentes parties de son anatomie, ou encore le philologue russe Andreï Chikatilo, condamné à mort en 1994 pour avoir dévoré les organes génitaux de 52 prostitués et enfants. Mais dans ce cas précis, relève le psychologue Rudolf Egg, "l'originalité tient du fait que quelqu'un a consenti à être la victime".

Eh ! Vous avez entendu comme moi... et on ne parle pas ici de l'empereur Bokassa du fin fond de l'Afrique qui pratique le cannibalisme ancestral en croyant rendre grâce à Dieu ! Mais de quelqu'un censé faire partie de notre monde civilisé : « l'accusé passe auprès de son entourage pour un homme "toujours correct et amical". » Dégueulasse ! Est-ce possible que de telles cruautés puissent encore arriver aujourd'hui à notre époque dite « moderne ! » La réponse : oui ! Ou plutôt : TERRIBLEMENT OUI !

Mais quand on s'y arrête un peu, dans cet effroyable exemple que je viens de vous citer, tout ceci ne tient finalement qu'à une seule chose : la curiosité.

Comment la définit-on ?

La curiosité est une attitude de disponibilité ou d'intérêt à l'égard d'un sujet ou d'un phénomène donné. Elle peut être un trait de caractère (psychologie), présente en toute occasion, ou se manifester dans des circonstances particulières, nous disent les experts. Optons pour celle de Molière, plus courte et merveilleusement bien résumée dans cette citation : « La faiblesse humaine est d'avoir des curiosités d'ap-

prendre ce qu'on ne voudrait pas savoir. » Ou mieux encore, dans ce proverbe, comme me le dirait ma mère : « Qui s'y frotte s'y pique. » Parce que, a relevé le psychologue Rudolf Egg : "l'originalité tient du fait que quelqu'un a consenti à être la victime".

Cela a été mon cas et je l'ai payé très cher.

Tout a commencé le soir de ce souper de Noël du 25 décembre 1999 chez mes beaux-parents, Philippe (« Phil ») et Cécile Dionne. Toute la parenté y était sans exception et le sujet qui dominait nos tables de réunion de famille et qui énervait plus particulièrement le fonds de pension de nos aînés était bien sûr, vous l'avez peut-être deviné, la crainte de ce fameux boguer de l'an 2000. Nous étions privilégiés de compter parmi nous mon beau-frère, Normand Bali, de Montréal, qui travaillait pour un fournisseur de matériel informatique, S3 Technologies, un fier partenaire de Microsoft. Nul besoin de vous dire qu'il se retrouva assez rapidement au centre du débat, mitraillé de questions dans le salon, ayant peine à prendre une gorgée de sa coupe de vin blanc qu'il venait de se faire servir par ma cousine Marie-Andrée. Phil s'interposa.

— Un peu de silence s'il vous plaît. Je crois qu'il ne faut pas oublier que nous sommes à un souper de Noël et non à un *meeting* de la compagnie pour laquelle il travaille. Ne lui demandons pas de répondre à tous nos « mégabits » de questions en même temps, sinon c'est son cerveau qui va boguer avant l'an 2000 !

De gros éclats de rire fusèrent de toutes parts, comme seul savait le faire mon beau-père pour désamorcer la tension. Puis il reprit, s'adressant à notre calé en informatique :

— Maintenant Normand, si tu veux nous expliquer essentiellement de quoi il s'agit afin de calmer nos craintes et celles de nos portefeuilles, nous t'écoutons.

— Merci Phil. Pendant quelques minutes j'ai cru que les eaux de la mer Rouge étaient pour se refermer sur moi, riota-t-il. Brièvement, pour vous situer tout le problème, le bogue de l'An 2000 vient du fait que les dates sont sur de nombreux ordinateurs codés sur deux chiffres, c'est-à-dire qu'au lieu d'afficher, de calculer, quatre chiffres comme 1974, ces ordinateurs affichent deux chiffres, donc 74. Cela est dû au fait qu'à l'époque où ces ordinateurs ont été fabriqués la mémoire coûtait extrêmement cher, ainsi les programmeurs et constructeurs essayaient au maximum de l'économiser. De ce fait, lorsque les ordinateurs devront passer l'an 2000, à 23 heures 59 minutes et 59 secondes au 31 décembre 1999, les ordinateurs ainsi que tous les éléments dont la date est codée sur seulement deux chiffres se « téléporteront » de l'an 2000 à l'an 00, c'est-à-dire pour l'ordinateur à l'an 1900. De plus, cela posera un problème pour les éléments se servant de l'heure et de la date du système, notamment pour connaître une durée en faisant une soustraction, ou encore les logiciels opérant des tâches automatiques suivant les jours de la semaine. Le 1^{er} janvier 1900 sera un lundi, alors que le 1^{er} janvier 2000 sera un samedi. D'autre part, et là c'est la cerise sur le *sundae*, pour « arranger » le tout, l'année 2000 est bissextile alors que l'année 1900 ne l'était pas, d'où un mois de février de 28 jours en 1900 et un mois de février de 29 jours en l'an 2000. Le 1^{er} janvier 2000, de nombreux ordinateurs et systèmes dont le fonctionnement est régi par l'horloge du système fonctionneront de manière aléatoire, fourniront des résultats erronés, ou cesseront tout simplement de fonctionner. Tout cela peut aller de la simple erreur sans gravité à l'arrêt d'un atelier entier, en passant par des problèmes supplémentaires concernant l'écologie, la défense, les industries, la bourse, les banques, etc. C'est pourquoi de nombreuses lignes de

code, des millions, doivent être modifiées pour les programmes, des *patches* ou corrections de logiciels doivent être installés sur de nombreuses machines pour leur permettre ce passage critique. Mais je vous rassure, il n’y a aucune inquiétude à avoir pour votre argent et vos placements. Tout va très bien pour les banques et leurs ordinateurs seront prêts.

— Vos estomacs dénoués et le danger d’indigestion écartée, on peut passer à table j’espère. Car moi j’ai faim, frétille Marie-Andrée, les joues déjà rosées par l’apéro.

— À qui le dis-tu, avec l’estomac le plus vide en banque ! ironisai-je.

Un peu avant la fin de ce repas « hypergastronomie québécoise », profitant d’une discussion houleuse sur la taxation et l’impôt, je sortis de table et je descendis au sous-sol pour me rafraîchir. La salle de séjour éclairée que par la lumière tamisée de son bar, je m’y dirigeai et je m’assis sur l’un des quatre tabourets. M’appuyant le coude sur le comptoir j’accrochai *Le Journal de Montréal* qui s’étala sur la moquette. Le quotidien tabloïd du Québec en date du jeudi 23 décembre 1999 n’ayant rien de neuf à m’offrir en première page, je l’ouvris à la section « Petites Annonces » et tombai sur l’une d’elle qui attira mon attention, à vrai dire pour être franc, que je recherchais en prévision des vacances d’été avec toute ma famille dans l’unique but de les rendre heureux. Je lus l’annonce.

Victoria Vacation Home

C. P. 27 Milford

Prince Edward County, ON

Auberge de style victorien

Ferme pittoresque de 260 hectares

(Proximité lac Ontario)

Séjour 1 sem. (7 à 9 pers.) 1 000 \$
Contact : Vera Chesterfield
(613) 476-0888

Puis je sentis une présence et me tournant légèrement la tête j'aperçus le chat *noir* de mes beaux-parents pelotonné sur l'étagère murale, visible que par ses yeux étincelants dans cet antre obscur de la pièce, qui semblait m'épier... Je le fixai. D'un mouvement vif, il se mit sur ses quatre pattes et s'élança. Je crus qu'il me sautait au visage et je basculai sur le plancher.

— Ah ! criai-je, réalisant après coup qu'il avait passé par-dessus mon épaule.

Sans que j'aie eu le temps de me remettre debout, j'entendis des rires. Je me retournai pour apercevoir Phil et mon beau-frère, Charles Picard, qui étaient venus me retrouver au même moment et se tordaient près de l'escalier. Phil éclaira toute la pièce.

— Notre chat « Kol » chasse un mulot qui s'est introduit dans notre maison depuis hier pendant que j'entrais du bois de chauffage, je crois.

Me relevant, j'empoignai le tabouret pour le remettre à sa place.

— C'est quoi ce nom, demandai-je, à la fois gêné et presque honteux de m'être fait surprendre sur le derrière, effrayé par un chat.

— Un compagnon islandais avec qui j'ai travaillé à la mine est décédé d'un cancer à la fin de l'été et me l'a confié. Dans leur langue, Kol veut dire, charbon.

— Je m'en souviendrai, marmonnai-je.

Charles tira du doigt.

— C'est un chasseur, il va l'attraper... comme moi ! Que faisais-tu, seul, dans la pénombre de ce sous-sol, Pete ? Ru-

miner tes vieux péchés en picolant un verre de whisky...
C'est Noël mon vieux ! gouailla-t-il.

— J'avais chaud et j'ai eu envie de me rafraîchir.

Phil me regarda, inquiet.

— Pas un malaise j'espère.

— Non, Phil. Juste besoin de changer d'air.

Après, tour à tour, tout le monde descendit pour danser, rire et jouer à des jeux. L'heure du départ arrivant, je ne pus partir sans ce que j'avais déniché.

— Phil, je peux t'emprunter ton journal.

— Tu peux le garder. Je l'ai lu.

— Merci.

— De rien.

Puis ce fut les « au revoir et à l'année prochaine » et nous rentrâmes à la maison, *claqués* l'un contre l'autre, sauf moi qui devais garder la route et Denyse, les yeux mi-clos pour s'assurer que les miens restaient ouverts.

LE LENDEMAIN, au petit déjeuner, père aimant et aimé, j'eus droit à la bienveillance de ma famille, plus spécialement de la troisième des filles, Gena – je ne savais pas qu'ils savaient. Denyse me zieuta par-dessus sa tasse de café avec un sourire qui trahissait son rire retenu.

— C'est le chat noir, gloussa-t-elle.

Je m'esclaffai.

— Quoi !

Des regards se rallièrent.

— Oncle Charles nous a raconté, lâcha Annabelle, et nous avons fait une recherche sur le web.

— Une recherche..., dis-je.

Gena sortit une feuille imprimée qu'elle cachait sous la table et débita :

— Encore de nos jours, voir un chat noir est considéré par certains comme un mauvais présage. Cette croyance, bien qu'anecdotique à l'aube du vingt-et-unième siècle, repose sur une longue histoire de superstition qui remonte à d'anciens temps et particulièrement au Moyen Âge, époque de la "chasse aux sorcières". La méfiance envers les chats noirs était déjà présente en Égypte ancienne. Bien que les Égyptiens aient vénéré les chats, la couleur noire était aussi pour eux associée à la mort et au deuil. Ainsi, les chatons noirs étaient mal vus et le signe d'une mauvaise fortune à venir. Dans l'Empire romain, après l'établissement du christianisme comme religion d'État, le chat perdit son pouvoir divin et devint une créature maléfique dans l'imagination populaire...

— Oh là ! l’interrompis-je, connaissant sa nature trop encline à la superstition.

— Papa, reprit-elle d’un sérieux qui faisait presque peur, j’aimerais que tu me laisses terminer.

« Bah, elle n’a que 12 ans... à son âge n’étais-je pas un peu comme elle ? »

— Bon, très bien, vas-y je t’écoute.

— ...plus tard, au Moyen Âge, le chat noir était considéré comme une incarnation du diable et fut associé à la sorcellerie et à la magie noire. En effet, dans les cérémonies orchestrées par les sectes hérétiques, on offrait en sacrifice au diable un chat noir. Tandis que les satanistes adoraient cet animal, le considérant comme l’incarnation de leur maître Satan. Sorciers et sorcières, quant à eux, aimaient s’entourer de chats avec lesquels ils disaient partager leurs pouvoirs : durant les nuits de sabbats, cérémonies où étaient tenus des rituels et sacrifices, le démon était représenté par un chat noir. Ces cultes païens présentant un danger pour le christianisme, c’est naturellement que les chats noirs furent persécutés au même titre que les sorcières, puisque l’on racontait même qu’elles étaient capables de prendre l’apparence de l’animal. En plus d’être associé à la sorcellerie et aux rites sataniques, le chat noir est vu dans plusieurs cultures comme un présage de mort. De nombreuses légendes existent à ce sujet, comme celle de Gaufrid, inquisiteur de Carcassonne, qui fut retrouvé mort dans son lit en compagnie de deux chats noirs. Ou encore, la légende de la Dent du chat, racontée traditionnellement en Savoie. Celle-ci relate l’histoire d’un pêcheur qui prit dans ses filets un chaton noir. Après l’avoir ramené chez lui pour que le chat débarrasse la maison des souris, ce dernier étrangla toute sa famille.

— Terminé, demandai-je d'un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Oui.

Je les reluquai. William roula des yeux.

— Je n'y suis pour rien. Je ne crois rien de tout cela. C'est une histoire entre elles.

Denyse délia les langues féminines.

— Qu'est-ce qui vous arrive les filles, le chat vous a mangé la langue.

— C'est à cause de Kol qui t'a sauté dessus hier soir, papa, me dit Vicky.

Élyne me fit ses plus beaux yeux doux.

— On a peur pour toi.

— C'est un mauvais présage, rajouta Gena, d'une voix sépulcrale.

— Tu oublies qu'il existe des mythes de nature positive à son égard, rétorquai-je. Par exemple, ai-je lu, un mythe breton veut que tout chat noir possède forcément un poil blanc, qui aurait le pouvoir de porter bonheur à quiconque arrive à l'arracher. Chez les Bantous, en Afrique, le chat – quelle que soit sa couleur – est le seul animal à ne pas être soupçonné de sorcellerie. De nombreux adeptes et certains éleveurs se sont même spécialisés dans les races de chat à robe noire comme le Bombay, prisé pour sa ressemblance avec une panthère noire miniature ! Preuves que les superstitions qui entourent le chat noir semblent toutes plus farfelues et contradictoires les unes que les autres. Comme cette « Petite Annonce » que j'ai découvert dans le journal, avant que Kol me saute dessus et dont je suis le seul à connaître le secret.

Denyse crut que je plaisantais.

— Qu'est-ce que tu nous joues là... c'est une blague.

— Non, mais quelque chose qui devrait vous ravir.

— Un cadeau de Noël pour toute la famille ! s'écria Vic-
ky.

— Heu, oui et non, balbutiai-je.

Ce qui énerva William.

— Pourquoi tout ce mystère. Dis-le-nous. On le saura tôt
ou tard de toute manière.

La trahison m'effleura.

— Je dois vérifier toute l'information avant de...

— Avant de... faire la réservation. C'est un voyage ! lan-
ça Élyne.

— Avant de vous en faire la surprise, que je voulais dire.

— Tu nous le promets, demanda Annabelle.

— Oui, bien sûr.

Je regardai Gena, absente, encore liée au spectre du chat
noir.

— Ma surprise ne t'intrigue pas ?

Elle me sourit.

— Excuse-moi, papa... Oui. J'ai hâte de la connaître.

« Milord » (notre chat), à côté de ma chaise, miaula. Je
me penchai et le pris dans mes bras.

— Toi, Milord, qu'as-tu à dire sur tes congénères noirs !
persiflai-je.

Devant son silence *prévisible*.

— Tout a été dit, je crois, ajoutai-je en les regardant.

Nous en restâmes là. Dès cet instant, sans tenir compte de
l'incident *fétichiste* du chat noir, une série d'événements
allaient tenter de m'avertir du danger afin de le contourner
et l'éviter. Mais avec ma nature incroyablement viscérale, un ange
m'aurait tapé sur l'épaule sans que je cherche à comprendre
pourquoi.

Certaines personnes font des rêves prémonitoires, d'au-
tres pressentent la mort de quelqu'un ou ressentent une
impression de malaise, de peur ou de grandes angoisses, il y

a quelque chose qui leur est transmis, mais souvent à part l'émotion et leur ressenti, elles ne savent pas vraiment l'interpréter. Prendre en compte ce pressentiment leur sauve parfois la vie ou les empêche de se mettre dans une situation critique.

Qu'est-ce qu'un pressentiment et une prémonition ?

PRESENTIMENT : Sentiment confus de connaître un événement, de savoir à l'avance ce qui va se produire.

PRÉMONITION : Avertissement, d'origine inexplicable, mais qui s'impose à la conscience, d'un événement à venir, nous dit, Le Petit Larousse.

Les pressentiments et prémonitions font partie de la famille de l'intuition (même si certains disent le contraire) et surgissent sans prévenir, par exemple :

Vous avez le pressentiment que l'entrevue de votre fille avec son employeur ne se passera pas bien ou, une femme se sent mal rien qu'à l'idée de s'asseoir à sa place habituelle dans le train qu'elle prend tous les jours, cependant cette impression se faisant plus forte, elle change de place. Bienheureux pressentiment ! elle échappe ainsi à une mort certaine provoquée par un coup de fusil.

Larry Dossey dans son livre, La science des prémonitions, dit : « quand une prémonition s'accompagne de symptômes physiques, il faut l'écouter » (opus cité page 225) et il ajoute : « Prêtez attention à la prémonition si elle s'impose avec une insistance, comme si elle réclamait haut et fort votre attention. »

Sauf que, en ce qui me concerne, ce n'était pas moi qui pressentais et ressentais, mais les autres.

Le soir même, malgré le blizzard s'intensifiant et les baisers de courant répétées, je m'installai sur notre ordinateur familial et je fis une recherche à partir du nom de l'auberge Victoria Vacation Home. Divers liens anglophones appa-

rurent sans qu'aucun ne corresponde à la région de Prince Edouard en Ontario. Je basculai pour une recherche avec Chalets et auberges à louer avec les mêmes informations : toujours rien. Je voulus tenter avec le prénom et nom, Vera Chesterfield, mais le courant tomba juste au moment où je m'apprêtais à enfoncer la touche ENTER.

— Merde... pas de chance, murmurai-je, seul dans la noirceur de l'exigüe pièce sans fenêtre.

La porte restée légèrement entrouverte, une lumière oscillait.

— Pierre, me dit Denyse, d'une voix sourde.

Avec Coplan (notre chien) que j'entendais aboyer.

— Oui, présent ! répondis-je, à l'exemple de Phil pour baisser la tension *nerveuse*.

Je restai assis. Elle ouvrit la porte, lanterne portable à la main.

— Pas si fort. Je ne veux pas réveiller tout le monde.

— Si je ne calme pas Coplan, ça ne devrait plus tarder.

— Il y a quelqu'un de planté debout en face de la maison. C'est peut-être ce SDF...

— « Flav » ! On ne peut pas le laisser dehors avec cette température. Le Refuge doit être plein.

— Mais...

— Oui, je sais, il pue. Mais il y a sûrement moyen de l'accommoder pour cette nuit. Peut-être dans le garage... Laisse-moi faire.

J'ouvris le placard du passage où je gardais une lampe de poche. Je descendis, enfilai mon parka, sortis et marchai jusqu'à lui.

Flavien Milot, de son véritable nom, était un SDF âgé de 72 ans connu du quartier que l'on voyait fouiller nos bacs de recyclage à la recherche de bouteilles et cannettes consignées. Mais là, en raison des conditions de froid extrême

hivernal et d'une trop forte demande au centre pour sans-abri Le Refuge, le pauvre gars ne sachant où aller, je résolu de l'héberger. Le garage accouplé à la maison était bien isolé et j'y avais installé un *box stove* (poêle à bois) comme chauffage d'appoint. Un vieux canapé de style colonial de mes grands-parents dont je n'arrivais pas à me défaire s'y trouvait toujours, juste à côté, adossé au mur. Quand je le vis, il ne grelottait plus, il était figé debout, la tête coiffée d'une tuque enfoncée jusqu'aux sourcils, les paupières fermées, collées par le givre, le visage rouge, les lèvres gercées, les mains dans les poches d'un manteau long en *tweed* usé, il allait mourir de froid.

— Misère...! soufflai-je, la boule dans l'estomac.

Ses paupières papillotèrent et ses yeux s'ouvrirent.

— Je veux juste me réchauffer, supplia-t-il entre ses dents.

— Bien sûr, Flav. Viens, suis-moi.

Il marcha les jambes raides comme des bâtons de ski jusqu'à la porte d'entrée du garage. Je l'ouvris, nous entrâmes et je me dirigeai vers le poêle. Je calmai Coplan.

— Ça suffit. Tais-toi. Coucher !

Je montrai le canapé à notre invité et plaçai la lampe de poche sur une tablette en dirigeant la lumière vers le poêle.

— Allez, viens, assois-toi. Je vais faire du feu.

— Merci beaucoup monsieur.

— Tu peux m'appeler Pierre.

J'ouvris la porte du poêle. Je chiffonnai quelques feuilles de papier journal, déposai une poignée de briquettes de bois et fit jaillir la première flamme.

— Dès que je me serai réchauffé, je partirai. Je sais tenir le coup, me dit Flav.

— Il n'en est pas question, répliquai-je. Une heure encore... et c'est ton cadavre que je retrouvais en face de ma maison.

— Mais je ne peux pas rester... vous êtes sans électricité et vous avez votre famille.

— J'ai une cuisinière au gaz et un poêle-foyer au sous-sol avec sept cordes de bois dans mon cabanon et de quoi nourrir nos ventres pour une semaine. Ce blizzard ne durera pas et ce n'est pas une personne de plus pour un jour ou deux qui fera une différence. Tu dormiras sur ce canapé bien au chaud le temps qu'il faudra. On est d'accord, ajoutai-je en lui présentant la main.

— D'accord.

— *Nous ne pouvons pas aider tout le monde, mais tout le monde peut aider quelqu'un.*

C'est de Ronald Reagan. Joyeux Noël, Flavien.

— Joyeux Noël, Pierre.

Je regardai Coplan allongé sur le tapis.

— Tu vas avoir de la compagnie.

Je chargeai le poêle. Puis je me dirigeai vers la porte reliant la maison.

— Je t'apporte une couverture.

Je revins avec un bol de consommé de poulet que Denyse avait préparé entre-temps.

— Tiens, Flavien, avec cette couverture de lainage et ce bouillon chaud, tu devrais dormir comme un *siffleux* (marmotte).

Il me sourit.

— Je serai aux anges. Merci.

Je le laissai seul.

— Bon, il se fait tard, on se revoit demain. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

LE BLIZZARD S'INTENSIFIA au cours de la nuit et nous écroua deux jours. L'électricité revint le lendemain à l'heure du souper. Notre invité, bien que très content d'avoir été parmi nous, ne voulut pas rester plus longtemps et insista pour regagner Le Refuge. Ce que je fis en l'y reconduisant, non sans qu'il ait accepté de notre part, un bain et le lavage de ses vêtements.

À notre grand étonnement, nous découvrîmes ce que nous ignorions, ce que beaucoup de personnes même ignoraient de cet homme qui, après avoir servi admirablement son pays au risque de sa vie lors d'une guerre, trop souvent oubliée, la guerre de Corée, n'avait pas pu se guérir de ses troubles de *stress post-traumatique*.

Dès lors, nous comprîmes mieux sa vie de SDF et ces mots qu'il nous répétait souvent quand on l'invitait à prendre le repas ou à rentrer pour ne pas se geler : « Je sais tenir le coup. »

Comme beaucoup d'anciens militaires, Flavien Milot avait été profondément marqué par la guerre. S'il avait attendu tout ce temps avant de nous en parler, c'est parce que le conflit fut d'une extrême violence, avec des pertes dépassant, toutes proportions gardées, celles de la Seconde Guerre mondiale.

Le deuxième jour, autour d'une bonne tasse de café, il nous décrivit, avec beaucoup de sobriété dans les détails, ce qu'il avait vu en bordure de son camp pour illustrer la dure réalité coréenne.

— Des enfants de quatre, cinq ou six ans se tenaient le long des clôtures du camp pour manger nos vidanges, ce qui

restait de nos repas. Ils se battaient pour manger ce qui flottait sur l'eau de vaisselle. Ce sont des visions que tu n'oublies jamais, raconta-t-il.

Pour peu qui le savent, les deux Corées, en guerre de juin 1950 à juillet 1953 dans la foulée d'un partage du territoire entre les États-Unis et la défunte URSS après la Seconde Guerre mondiale, ont été appuyées par diverses puissances. La Corée du Sud a été soutenue par 21 pays des Nations Unies, avec les États-Unis en tête, tandis que la Corée du Nord, l'instigatrice du conflit, a été appuyée par la Chine et, pour l'armement, par l'URSS.

À ce sujet, géographique, il nous rappela que les Corées sont des pays nordiques.

— Leur hiver ressemble à notre hiver. Les patrouilles ou les moments passés dans les tranchées se faisaient souvent par des températures de moins 20 degrés. Autrement, on était sous la tente. Ce n'était pas beaucoup mieux sous la tente qu'au front, côté froid. On passait de deux à trois semaines dans ces conditions avant de revenir dans un camp. Vous comprenez pourquoi “je sais tenir le coup” ajouta-t-il d'un fier sourire.

Dans une recherche que je fis après son départ j'appris que près de 30 000 Canadiens se sont portés volontaires pour participer à la guerre de Corée et que parmi ceux-ci, 516 n'en sont jamais revenus. Voilà, non sans raison, pourquoi Flavien se comptait chanceux, malgré tout, de s'en être sorti indemne.

— Je n'ai pas été blessé physiquement au front. On s'est fait tirer des deux bords. Il y a des occasions où tu fais ta chance, mais à la guerre, si tu reviens sans blessures, tu as été chanceux.

De notre côté, il nous fit réaliser le bonheur de la joie de vivre.

Nous le revîmes à la fin de l'hiver, refaisant les bacs de recyclage de notre quartier, mais avec plus de respect de notre part. C'était sa vie et il n'en voulait pas plus pour être heureux.

Cependant, lorsque je l'entrevis par la fenêtre, il se rabattit le couvercle du bac sur la tête et fit semblant de ne pas m'avoir vu. Je trouvai son comportement plutôt assez bizarre, même si je savais que certains SDF peuvent parfois mal réagir face à notre besoin de leur venir en aide. Habituellement, il me saluait de la main. Quelque chose n'allait pas... ce n'était pas normal. Ce fut plus fort que moi et je voulus en avoir le cœur net. Je sortis et je m'approchai de notre ami en le saluant avec beaucoup de cordialité et d'humour.

— Salut Flavien ! Les affaires sont bonnes j'espère. Ça fait un bail qu'on ne t'a pas vu dans le coin.

La tête penchée sous le couvercle, il ânonna :

— Salut Pierre... Ça va... Les journées rallongent et il fait plus doux... Vous devriez me voir plus souvent à présent.

Je me déplaçai de l'autre côté.

— Tu es sûr que ça va...

— Oui, ça va, me répéta-t-il du coin de la bouche, cherchant à se cacher le visage.

N'en pouvant plus de son petit jeu, je m'avançai et soulevai le couvercle d'un seul coup.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi te caches-tu le visage ? lui dis-je, emporté par l'incompréhension.

Quand je vis l'ecchymose qui couvrait presque tout le côté droit de son visage et le contour de l'œil, il inclina la tête.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demandai-je, pantois.

— Je suis tombé sur la glace. Je sais tenir le coup, s'empressa-t-il de répondre.

— Sur le trottoir ?

— Non, sur la chaussée.

Sachant que Le Refuge était proche de l'hôpital.

— Est-ce que tu as été examiné par un médecin ?

— Oui. Il m'a dit qu'il n'y avait rien de grave et que cela allait guérir.

— Que cela allait guérir...

— Tout à fait.

— Tu as été capable de te relever seul ou tu as eu l'aide de quelqu'un ?

Ma question parut le déranger.

— Ça n'a pas d'importance. J'ai fait une chute. C'est tout.

Je le trouvai énigmatique, mais je n'en fis rien paraître.

— C'est correct, Flav. Je comprends cela.

Puis il me sourit et s'en alla.

— Bon, à la prochaine.

— À la prochaine.

Nous étions le samedi matin et je devais me rendre au lave-auto. Je décidai de le prendre en filature. Après avoir sillonné tout le quartier, son « secteur » comme il l'appelait, il prit le boulevard Delorme en direction du centre-ville, ensuite, forcément pour rejoindre Le Refuge, le pont qui enjambe la rivière et traverser ce que l'on appelait « le bas de la ville » (la vieille ville) en empruntant la rue Principale. Il s'arrêta au supermarché pour échanger les cannettes et bouteilles de plastique consignées qu'il avait ramassées et reprit son chemin. Enfoncer dans le siège de mon auto, le moteur éteint et tellement occupé à ne pas le perdre de vue, que je ne me rendis pas compte que j'étais observé par une dame assise sur le banc de l'abribus. Elle se leva en venant

dans ma direction, s'arrêta quand elle fut assez près de ma portière et me fit signe qu'elle voulait me parler. Je baissai la vitre.

— Oui, madame, je peux vous aider ? demandai-je, poliment.

Elle regarda tout autour.

— Vous êtes détective privé et vous suivez Flavien, c'est ça, hein.

Je bafouillai :

— Euh, non... pas tout à fait... mais disons que j'ai beaucoup d'estime pour lui et que je suis inquiet à son sujet.

— C'est à propos de cette blessure au visage...

— Euh, oui, répondis-je, démasqué.

— Ah ! Je savais que vous étiez détective privé.

Comme elle y croyait, pourquoi pas. J'allais peut-être en savoir plus.

— Que savez-vous ?

— C'est un gang de rue.

— Que voulez-vous dire ?

— Comme il refusait de leur remettre l'argent qu'il avait gagné, l'un d'eux l'a poussé et il est tombé sur la glace. Allongé sur le sol et à moitié assommé, ils en ont profité pour le détrousser et s'enfuir. J'ai tout vu de ma fenêtre. N'en dites rien à personne, car ils pourraient me soupçonner et s'en prendre à moi ou à ma fille, vous comprenez, ajouta-t-elle.

— Même à la police ?

— La police n'a pas eu d'autres choix l'autre jour que de relâcher, faute de preuve, leur chef, « Tchen », Steve Chénard, qui avait menacé à l'arme blanche une dame âgée de mon voisinage, Joséphine Daigle, avant d'exiger qu'elle lui remette tout l'argent de son portefeuille. À chaque fois, c'est toujours la même chose, ils ne parviennent pas à les mettre

en prison et les gens ont peur... vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je vois.

Je réfléchis.

— Ce gang, il loge où, pouvez-vous me le dire ?

Ses lèvres se crispèrent.

— Si je vous le dis, croyez-vous parvenir à rendre ce secteur agréable et paisible, comme avant ?

— Je vous promets de m'en occuper.

— Il squatte le 2^e étage de l'ancienne usine Donahue que la ville songe à démolir. C'est complètement au bout de la rue Desfossés.

— Oui, je sais où elle se trouve. Merci.

— Bonne chance, monsieur...

— Je préfère garder l'anonymat.

Elle étira un sourire.

— Parfait. On est quitte.

Nous nous saluâmes et je rentrai à la maison.

Au souper, ce fut plus fort que moi et je décidai d'en parler. Je rapportai tout de A à Z.

Denyse me reluqua, perplexe.

— Qu'est-ce qu'on peut faire... détective Lebel, ajouta-t-elle avec ironie.

— J'ai déjà une petite idée. Seulement il est clair que je ne pourrai pas agir seul. Il faut que j'en parle aux autres.

— Aux autres...

— À Samuel, Paul, Bertrand et d'autres hommes de notre quartier.

— Tu ne trouves pas que tu vas un peu loin, Pete. Ce n'est plus de nos affaires.

— Pas tout à fait, lâcha « mon grand » (William).

La tasse Denyse claqua.

— Quoi !

— Que veux-tu dire ? Pas des conneries j’espère, réclamaï-je.

— Non. Mais disons que je suis *tanné* (fatigué) de me faire le protecteur de mes sœurs.

Je les biglai.

— Oui et je comprends leur aphonie.

— En effet, que se passe-t-il ? exigea, ma moitié plus sévère.

Notre « petit bébé » (Vicky) ne put retenir son innocence.

— Je ne suis pas concernée parce que je ne suis pas « au secondaire », moi.

— Dans ce cas, on monte, dis-je.

— Ce n’est pas moi, non plus. Mais c’est quelque chose qui pourrait m’arriver, largua Gena.

— Annabelle, Élyne, dites-leur. J’ai un rendez-vous ce soir, pressa William.

Le pot aux roses vola en éclat.

— L’un d’eux s’est mis à me suivre après l’école. Je ne le connais pas et je ne lui ai rien fait. J’ai eu peur et j’ai demandé à William, pour un certain temps, de me raccompagner, avoua Annabelle.

— Ouais, pour un certain temps, mais il a abandonné. Tu n’as plus rien à craindre, interrompit William.

— Moi, c’est plus grave. C’est arrivé vendredi soir dernier après avoir mangé chez Tim Horton. Steff et son frère Michael étaient allés aux toilettes et je les attendais près de l’auto dans le stationnement. L’endroit est plus sombre et moins éclairé. Ça s’est passé très vite. Je ne les ai pas vus venir. Quatre gars de ce gang m’ont entouré et se sont mis à me harceler. J’ai pu crier très fort avant que l’un d’eux me mette la main sur la bouche. Une voiture qui passait m’a entendu et s’est arrêtée. Ça les a fait fuir. Steff et Michael

sont arrivés à quelques secondes près. Je pleurais et je suffoquais. J'ai eu la peur de ma vie.

— Pourquoi ne nous en avoir rien dit ? demandai-je.

— On ne voulait pas vous embêter avec nos histoires, me répondit Élyne.

— Nos histoires... tu as été agressée, bon sens !

— Je sais...

Denyse enchaîna.

— As-tu déposé une plainte à la police ?

— Non.

— Tant mieux, dit William. On a seulement à leur rendre visite à cette bande de minables et leur foutre une bonne raclée. Ils ne sont pas aussi forts qu'ils le prétendent. Quand tu voudras avec tes copains, papa.

— Une bonne raclée... pour aller ensuite se plaindre à la police qu'on les a tabassés en nous causant plus d'emmerdes. Non, ils aimeraient trop ça. Ce serait leur faire une faveur. C'est plutôt à quelque chose de plus efficace à laquelle je pense... de plus récurant... comme faire disparaître une tache. Tu l'as dit : « Ils ne sont pas aussi forts qu'ils le prétendent. » La peur, ça se joue sur les deux bords.

— Super ! Pour une fois que je pourrai être dans l'action et pas seulement la regarder. J'ai hâte de connaître ton plan.

Coplan lâcha quelques jappements joyeux et Élyne proposa sa revanche.

— Steff et Michael ne se feront pas prier, je crois.

— Bien sûr. Qu'ils soient au garage de Bertrand Roy mercredi soir à 19 h.

Je m'attelai à la tâche et je convoquai le plus grand nombre d'hommes possible en leur expliquant ce qui m'avait amené à agir contre ce gang de rue. Je fus surpris de leur solidarité et surtout, d'apprendre que d'autres, parmi leur

famille, avaient vécu les mêmes situations. Ce qui ne pouvait qu'apporter de l'eau au moulin.

Je finis par réunir une trentaine d'hommes. Une forte impression de cohésion était essentielle. Pour le plus ardu, *la job de bras*, additionné de gros éléments surprises, trois hommes enhardis et déterminés allaient s'en occuper. Nous étions conscients que cette opération de « grand nettoyage » n'était pas légale et qu'il nous fallait, par conséquent, la réussir.

Bertrand (« Burt ») Roy, entrepreneur d'excavation et démolition, allait jouer un rôle de premier plan. L'idée me traversa l'esprit après que la dame de l'abribus m'eut dit, concernant l'ancienne usine Donahue : « que la ville songe à démolir. » C'était trop vrai et plus que vrai même, parce qu'il avait déjà le feu vert (le permis) de la ville pour exécuter les travaux. Le lendemain de notre incursion, soit le mardi, il compléterait le ramassage des débris comme si la démolition avait eu lieu le jour même. Et avec la complicité des citoyens tout autour qui, en raison de notre action se voulant *lumineuse* et *tapageuse* et donc, assez pour les perturber et les sortir de leur sommeil : ils n'alerteraient pas la police.

Les engins utilisés pour la démolition sont généralement le bulldozer, la pelle hydraulique et la pelle de démolition. Comme il s'agissait d'un vieux bâtiment de trois étages en brique, dont une partie du mur arrière s'était écroulé de lui-même, il ne fut pas difficile d'imaginer, ni téméraire de croire, à quelques bons coups de pelle du Caterpillar 329E par l'opérateur, Joseph (« Joe ») Métivier, l'employé d'expérience de Bertrand, pour le jeter par terre.

Burt serait avec nous devant l'édifice et donnerait le signal à Joe en arrière à l'aide de walkie-talkie. Un haut-parleur installé sur le toit de la cabine de notre opérateur sonnerait la charge avec la musique *Burning Bridges* du film *Kelly's Heroes* (De l'or pour les braves) pendant que mon

ami, Sam Trottier, mettrait le feu à un tas de branches d'arbre déversé sur le *parking* de l'usine afin d'attirer et faire sortir la vermine, leur seul choix étant la porte d'entrée en façade ; les autres ayant été condamnées.

Tous les hommes bien cachés dans les coins obscurs de chaque côté de l'édifice, à l'exception de Paul Arbour, pompier et garde-chasse, qui descendrait de sa jeep stationnée dans la rue et ferait quelques pas vers le gang dehors et s'immobiliserait à cet instant précis comme pour les provoquer ; forcément, le chef et son gang qui le suivrait, ne le distinguant pas trop dans la pénombre de la nuit, s'avanceraient vers notre homme-appât qui saisirait et pointerait son fusil hypodermique (lance-seringue) vers eux. Le gang s'arrêtant, c'est là que moi, Burt et tous les hommes ferions irruption en les encerclant, la tête couverte d'une cagoule rouge fluo jusqu'en bas de la gorge, à l'exception des yeux et de la bouche, sous l'appellation clandestine de l'Organisation Diable Rouge (ODR).

Où et comment avais-je trouvé pareil nom ?

Tout tomba à *point nommé* lorsque j'entendis Yolande Turmel, propriétaire et gérante d'un magasin de tissus à la verge, dire à Denyse qu'elle ne savait que faire de ses rouleaux de tissu *stretch* rouge fluo et que du même coup, apercevant le relief brodé d'un diable rouge à travers les différents écussons accrochés sur un présentoir tourniquet, nul besoin de vous décrire les flammes de mon esprit. J'apportai tout. Nos femmes les fabriquèrent sur mesure pour leur homme.

Le dernier élément de surprise et non le moindre, avait été suggéré par notre électricien, André Fortin, et consistait à étendre sur le sol une broche fine carrelée avec un courant électrique suffisant pour faire giguer tout le gang.

Pour terminer, afin de bien montrer notre volonté à ne plus les revoir dans notre ville, l'utilisation du fusil hypodermique. Sans détonation et très efficace, cette arme de précision avec lunette de visée, destinée à administrer un produit tranquilisant à un animal sauvage ou domestique, dangereux ou inapprochable, utilise pour la propulsion une cartouche de gaz CO2 et comme charge une fléchette-seringue qui contient le liquide sous pression (piston ou gaz aérosol). Au moment de l'impact, une capsule de cire bouchant le trou de l'aiguille se rompt et libère le produit.

L'utilisation de ces armes est sous la responsabilité du vétérinaire dans l'exercice de son travail chez le client, cette responsabilité est autre lors d'une utilisation de l'arme dans le domaine public. Dans ce cas, la responsabilité première revient au service d'intervention d'urgence : pompiers, police, gendarmerie...

Le tir en lui-même n'est pas un acte vétérinaire et peut être délégué à une personne plus compétente s'il le faut. Cependant, le vétérinaire est le seul habilité à préparer les seringues et leur contenu. Paul Arbour avait l'autorisation d'avoir trois de ces fusils. Deux chasseurs, Gilbert Déry et Alain Savard, se portèrent volontaires et furent initiés à l'utilisation de *l'arme-seringue* par notre pompier. Le reste des hommes seraient munis de batte de baseball, barre de fer et pied-de-biche, davantage pour impressionner que de s'en servir, hormis les bombes lacrymogènes au gaz et au poivre que l'on utiliserait sans la moindre hésitation envers tout acte de violence physique.

Puis, le soir fixé arriva et nous mêmes à exécution notre plan. Tout se déroula comme prévu. Après que « Tchen » et ses six acolytes encore étourdis et souls de la décharge électrique se relevaient péniblement, on resserra le cercle que nous avions formé autour d'eux et je fis signe à Burt de

cesser la démolition – le temps que je m’adresserais au gang.

— Ça va, Joe, tu peux arrêter.

Je m’avançai vers la tête forte. L’un d’eux paniqua et voulut se frayer un chemin, couteau à la main.

— Écartez-vous et laissez-moi passer, brailla le névrosé, les yeux désorbités et le visage tout en sueur.

On le maîtrisa avec un jet de poivre au visage.

— Qui êtes-vous et que nous voulez-vous ? demanda l’obèse du gang.

— L’ODR, répondit avec flegme, Sam Trottier.

— L’ODR...

Je pris la parole.

— L’Organisation Diable Rouge. Pour vous emmener en enfer.

— C’est juste du bluff, répliqua Tchen, vous n’êtes pas la police.

« *C’est ce que je souhaitais qu’il me dise. Parfait !* »

— Mais lorsqu’il y a des truands de votre espèce qui violent, harcèlent, agressent et font du mal à d’honnêtes citoyens d’une ville, sans qu’ils puissent en subir la moindre justice, c’est là qu’une organisation comme la nôtre prend la relève de la police... celle qui porte l’uniforme...

Je le fixai.

— Vous êtes la police... en cagoule, dit le chef du gang, dérouté.

Je levai la main. Les trois fusils hypodermiques pointèrent.

— Maintenant, écoute-moi bien, vous allez laisser les gens de cette ville en paix et la quitter serait encore mieux, parce qu’on va s’occuper de vous à notre manière et vous emmener faire une petite ballade très, très loin... et plus personne n’entendra parler de vous. Compris.

— ...

— Hé, je n'ai rien entendu ! réitérai-je avec force.

— Okay, ne crie pas si fort, vous avez gagné.

Je fis signe de la main que l'on pouvait les laisser et se retirer.

Dès le lendemain et les jours suivants, au grand bonheur de tous les citoyens de notre ville, la paix et la tranquillité se respiraient, l'opération « grand nettoyage » avait porté fruit.

J'étais fier et content de mon action.

On ne revit plus Tchen et son gang ; à l'exception d'un seul que l'on avait pu reconnaître et qui visiblement avait compris puisqu'il travaillait comme plongeur dans un restaurant du centre-ville.

CEPENDANT, et il importe que vous le sachiez, pour ne pas s'écarter de la *prescience* de notre ligne fatidique et comprendre ce qui allait survenir plus tard, une série d'incidents, le plus souvent fâcheux et marqués d'une étrangeté délirante, se succédèrent entre le jour où l'on ne revit plus Flavien Milot et l'opération grand nettoyage.

En tant que, professeur d'histoire, écrivain et auteur du livre, *L'indépendance des États-Unis grâce à « de Grasse »*, je ne peux me soustraire à ce qui me valut "les pires malheurs" pour moi et toute ma famille par cette seule caricature satirique en guise d'épigraphe – au lieu d'une pensée ou sentence (courte phrase) que l'on place en tête d'un livre.

Essentiellement, de quoi était-il question.

Lors de la guerre d'Indépendance des États-Unis, deux batailles jouèrent un rôle décisif, l'une, terrestre, à Yorktown ; l'autre, naval, dans la baie de Chesapeake. Je pourrais me contenter que de vous rappeler cette dernière, parce qu'en général on nous parle davantage et de préférence, de la première, celle de Yorktown, comme point de référence historique, et que l'on englobe avec celle de la baie de Chesapeake, parce qu'étroitement liées et se succédant de près, sur le même territoire. Toutefois, pour avoir une idée complète de l'humiliation de l'Armée britannique que montrait ladite "caricature satirique" de mon livre, il est utile, je crois, de vous parler de cette page de l'histoire, d'une manière plus distinctive.

La **bataille de Yorktown** se déroule lors de la guerre d'indépendance des États-Unis du 28 septembre au 19 octobre 1781. Elle oppose les insurgés américains et leurs

alliés français commandés par le comte de Rochambeau aux Britanniques commandés par *Lord* Cornwallis. Après 21 jours de combat, ce dernier se rend, avec le quart des forces britanniques engagées dans la guerre ; la bataille signe la défaite certaine de la Grande-Bretagne.

Lorsque les généraux Rochambeau et Washington se rencontrent à Wethersfield dans le Connecticut le 22 mai 1781 pour décider de la stratégie à adopter face aux Britanniques, ils ont l'intention de marcher sur New York, occupée par 10 000 hommes sous les ordres de *Sir* Henry Clinton, le plus haut gradé des commandants britanniques.

Pendant ce temps, l'information parvient au général La Fayette que *Lord* Cornwallis a pris position à Yorktown en Virginie près de la rivière York. Avant de se rabattre sur la bourgade virginienne, Cornwallis campait avec ses 7500 hommes dans les colonies du Sud. Il en occupait une bonne partie, mais fut obligé d'abandonner ses positions pour se ravitailler et permettre à ses soldats de reprendre des forces à Yorktown. Clinton souhaite aussi ce mouvement sur Yorktown afin que les troupes puissent faire corps avec la Royal Navy.

Rochambeau prend la décision de marcher sur Yorktown, contrairement à la décision précédente – prise en commun avec Washington – et sans le dire à ce dernier. Washington, ayant appris la position des Britanniques en juillet, accepte avec beaucoup de récriminations cette décision de mener les troupes françaises et américaines en Virginie, espérant que Cornwallis maintienne ses forces à Yorktown.

Concernant les opérations navales, l'espoir est à l'évidence aussi français, Washington à la confirmation, le 14 août, que l'amiral de Grasse, qui était jusqu'alors aux Antilles, mouillait désormais dans la baie de Chesapeake avec une puissante flotte de vingt-huit navires.

La bataille se déroule donc à Yorktown, colonie de Virginie assiégée depuis plusieurs semaines. D'un côté, on trouve 7500 Britanniques commandés par *Lord* Charles Cornwallis, et de l'autre, 8845 insurgés américains, les volontaires de La Fayette, menés par le colonel Armand, marquis de la Rouërie, et George Washington, ainsi que les 6000 hommes du corps expéditionnaire français de Rochambeau (10 800 Français au total).

La flotte française assure le blocus du port de Yorktown empêchant tout ravitaillement des Britanniques par la mer (bataille de la baie de Chesapeake), tandis que les troupes terrestres encerclent la ville.

Après avoir pris les redoutes et bastions qui devaient la défendre, l'armée franco-américaine assiège la ville. L'artillerie française montre son efficacité. C'est la première utilisation du nouveau type d'artillerie conçue par Gribeauval.

Lord Cornwallis se rend. Prétendant être malade, il envoie un de ses subordonnés remettre son épée aux vainqueurs. À Londres, la défaite provoqua le renvoi du cabinet de *Lord* North, qui fut remplacé par des whigs (parti politique britannique) favorables à la paix.

La **bataille de la baie de Chesapeake**, aussi connue sous le nom de **bataille des caps de Virginie**, est une bataille cruciale de la guerre d'Indépendance des États-Unis qui eut lieu près de l'embouchure de la baie de Chesapeake le 5 septembre 1781 entre la flotte du *rear admiral* britannique Thomas Graves et celle du lieutenant-général des armées navales François Joseph Paul de Grasse. La précision du tir français endommage suffisamment six vaisseaux britanniques pour forcer Graves à rompre le combat et à s'esquiver.

La victoire de la flotte française empêche la Royal Navy de secourir les forces du général Charles Cornwallis à York-

town. Elle évite également toute interférence britannique avec les renforts et provisions envoyés depuis Newport et les Antilles françaises aux armées coalisées de George Washington, Rochambeau et La Fayette. Cette bataille amène ainsi la chute de Yorktown, puis l'indépendance des États-Unis. Par cette victoire, la France a pu récupérer certaines de ses colonies perdues en 1763, dont Sainte-Lucie et Tobago.

À l'été 1781, l'amiral de Grasse est à Saint-Domingue. Il s'apprête à escorter vers la France un impressionnant convoi de 160 navires marchands chargés de sucre, épices, cacao et indigo. L'escadre qu'il commande comprend 24 vaisseaux de ligne, dont le navire amiral *Ville de Paris*. S'ajoutent des frégates et des corvettes. Grâce à la passion de Louis XVI pour la marine, et au programme de construction navale qu'il a lancé entre 1774 et 1778, la Marine royale dispose alors d'une flotte sans précédent.

Au moment où ce convoi s'ébranle, les quatre plus grandes puissances navales du monde sont en guerre. D'un côté il y a la France, l'Espagne et Provinces-Unies, ralliées aux insurgés américains, de l'autre la Grande-Bretagne. L'effort de guerre repose cependant pour l'essentiel sur la France, car l'Espagne, qui craint une contamination révolutionnaire dans ses colonies, refuse tout soutien direct aux Américains. Quant aux Néerlandais, entrés en guerre au début de 1781, ils essaient surtout de défendre – avec l'aide de la France – leurs possessions coloniales menacées par la Royal Navy, car leur marine de guerre est peu importante.

C'est là qu'intervient le comte de Rochambeau, qui dirige le corps expéditionnaire français allié aux insurgés américains. Il demande à l'amiral de Grasse de délaissier cette mission d'escorte et d'acheminer des troupes à 600 km au sud de New York, dans l'estuaire du fleuve de Chesapeake. C'est en effet là que se trouve Yorktown, un gros bourg de